

## SANS FAMILLE

*Romain Kalbris* ayant réussi, l'éditeur Hetzel (le père) me demanda un roman du même genre et, au mois de janvier 1869, il fut convenu, sur un plan assez vague, que je publierais ce roman dans son *Magasin d'éducation* : l'édition en un volume illustré lui appartiendrait en toute propriété, moyennant une somme fixe ; celles des deux volumes in-18 me seraient payées d'après les tirages, et l'exploitation n'en durerait que pendant six ans. — On verra tout à l'heure pourquoi j'entre dans ces détails.

Hetzel n'était pas seulement éditeur, il était aussi, il était surtout un lettré qui a laissé de très jolis romans ; il tenait donc à connaître ce qu'il publiait, mais il y tenait encore plus, quand ce devait être dans son *Magasin d'éducation* fondé par lui et Jean Macé, pour une clientèle spéciale, qui, je crois bien, n'aurait pas accepté *Paul et Virginie* sans de violentes protestations.

Cela n'était guère rassurant ; cependant, je ne m'en inquiétai pas, comptant que mon sujet me

permettrait de naviguer au milieu de dangers que je ne soupçonnais même pas, sans aller m'échouer sur quelque écueil inconnu.

Ce fut donc avec une parfaite tranquillité que, mon premier volume fini au mois d'avril 1870, je me préparai à en faire la lecture à Hetzel.

Je dois dire tout de suite que pour des raisons qui seront bientôt données, le *Sans Famille* de ce premier jet n'était pas ce qu'il est devenu sept ou huit ans plus tard, et que, notamment, pour les divisions en volumes, celles de maintenant ne se rapportent pas à celles d'alors.

Jusqu'aux scènes des enfants fouettés chez le padrone de la rue de Lourcine, ma lecture n'accrocha pas; mais arrivé là, Hetzel, qui s'était déjà fâché de ce que le père nourricier fût si brutal, me déclara qu'il fallait adoucir ce tableau trop sombre et trop cruel.

— Des larmes dans les paupières, oui, très bien; mais qu'elles coulent au milieu d'une crise de souffrance, c'est plus qu'il n'en faut: de la pitié, pas d'horreur.

Évidemment, c'était un point de vue qui partait, soit d'idées arrêtées, soit d'observations prises dans l'expérience; mais ce n'était pas du tout le mien. J'essayai de discuter. Inutilement. Le confrère se serait peut-être laissé convaincre; l'éditeur se ferma dans son autorité.

Je continuai, et jusqu'à la mine (elle se trouvait alors dans le premier volume), cela n'alla pas mal; mais à ce moment, les objections reparurent et se précisèrent; d'abord, pour la question sociale, qui devait être passée sous silence; et puis, ensuite,

pour la question religieuse qui devait être évitée beaucoup plus rigoureusement encore.

Pour la question religieuse, la situation était celle-ci : des mineurs étant enfermés dans une remontée par une inondation, une querelle s'engageait entre eux, et comme, en leur qualité de Cévenols, il y avait parmi eux des catholiques et des calvinistes, les uns invoquaient la Sainte Vierge que les autres repoussaient.

A mes yeux, c'était « couleur locale », rien de plus, tandis qu'aux yeux d'Hetzel, c'était plus qu'une inconvenance. Il y eut bataille entre nous, car j'ai toujours été entier dans mes opinions, dont l'âge, à cette époque, n'avait pas encore abattu l'intransigeance ; et, comme si nous avions été catholique et calviniste, il y eut échange de bons coups ; sans nous fâcher, bien entendu. Qu'aurait dit Hetzel, si quinze ans plus tard j'avais pu lui mettre sous les yeux le numéro d'un journal, ayant mieux que lui et moi la capacité de se prononcer en matières religieuses, — le *Christianisme* du 3 août 1894. Ce journal ayant ouvert une sorte de plébiscite pour savoir quels étaient les romans qui « s'imposaient par leurs vertus, éducatives autant que par leur forme attrayante », ce fut *Sans Famille* qui obtint le n° 1 sur trente romans qui tenaient la tête. Ne se fût-il pas reconnu vaincu ?

Décidément, il était plus difficile que je n'avais cru de ne pas blesser les susceptibilités de ce public, et si je devais écrire la fin de mon roman avec la menace d'observations de ce genre suspendues sur ma tête, je resterais à chaque instant paralysé, me demandant ce que je pouvais me permettre,

aussi bien que ce que je devais me défendre : le sujet rien, l'exécution tout.

Cela n'était pas pour m'encourager; et, comme d'autre part je devais, à ce moment, donner *Un Miracle* à la *Revue des Deux-Mondes*, où j'aurais, m'avait-on promis, toute liberté, je lâchai *Sans Famille* pour *Un Miracle*; pas pour toujours, bien entendu, mais au moins pour un certain temps.

Sur ces entrefaites, la guerre ayant éclaté, il ne fut plus question ni d'*Un Miracle*, ni de *Sans Famille*, et le manuscrit que j'avais lu à Hetzel eut même la mauvaise chance (ou la bonne), dans la bousculade des déménagements, d'être en grande partie perdu; il ne resta, d'à peu près complet, que l'épisode de la mine.

Quand je rentrai dans ma maison dévastée, pour réparer les pertes de la guerre, qui, pour moi, avaient été lourdes comme pour tant d'autres d'ailleurs, il fallut courir au plus pressé, achever *Un Miracle* dont pas un feuillet heureusement n'avait été perdu, écrire pour le *Temps* les *Souvenirs d'un Blessé*, et pour le *Siècle*, *Un mariage sous le Second Empire*. Je n'avais vraiment pas le loisir de m'occuper de *Sans famille*, ni surtout le courage d'obliger ma mémoire à faire les recherches nécessaires pour retrouver ce qui était perdu : il y a des cas où inventer exige moins de travail que se souvenir, et où le nouveau est moins laborieux que l'ancien; c'était le mien dans cette circonstance.

Mais pour ne pas m'en occuper utilement, je ne l'oubliais pas, et j'y pensais d'autant plus, que mon tort allait chaque jour s'aggravant du temps écoulé : en somme, je devais un roman que je ne livrais pas

et auquel je ne travaillais même pas ; Hetzel me le rappelait quelquefois, mais sans autrement insister, car il comprenait mon ennui.

Cependant, il arriva un moment où il se montra plus pressant :

— Il faudrait pourtant vous décider à penser à moi !

— Je ne fais que ça.

— Alors, pensez-y moins et faites autre chose... ma chose.

Il convenait de s'expliquer franchement, ce que je fis :

— Ce n'est pas seulement la paresse d'un grand effort de mémoire qui me retient, c'est encore, c'est surtout la peur du public de votre journal. En vous plaçant à son point de vue, vous m'avez fait des observations qui doivent être fondées, je n'en doute pas. Mais si j'ai maintenant à craindre des observations de ce genre, je serai paralysé, et ne trouverai rien.

J'ai dit qu'il y avait deux hommes dans Hetzel, un lettré et un éditeur ; ce fut le lettré qui me répondit :

— Ne vous inquiétez pas de mon public, et n'ayez pas d'autre souci que d'écrire en toute liberté votre roman ; avant tout qu'il vous satisfasse.

— Et votre journal ?

— S'il ne convient pas à mon journal, vous le publierez ailleurs ; pour l'édition en volume, je ne serai pas aussi réservé.

— Alors, je m'y mets tout de suite.

Après le lettré, l'éditeur, à son tour, prit la parole :

— Comme le prix qu'on vous paie maintenant est supérieur à celui qui avait été fixé entre nous par notre traité, voulez-vous que nous partagions la différence qui existera entre ce que vous paiera *le Temps* ou *le Siècle*, et ce que vous aurait payé le *Magasin d'éducation*.

Cette ingénieuse combinaison n'indiquait pas assurément une foi bien vive dans mon roman, mais cela importait peu, je ne voyais que ma liberté reconquise, et je l'aurais payée plus cher que ça.

Si j'étais heureux de me sentir libre, ce n'était pas pour en abuser. En somme, c'était un roman pour les enfants que j'écrivais, je devais donc me tenir à leur portée, tout en m'efforçant de ne pas faire hausser les épaules aux parents, comme il arrive trop souvent avec les livres de ce genre.

Pour les enfants, j'avais heureusement près de moi le meilleur contrôle que je pusse souhaiter, celui de ma fille, dont l'intelligence était déjà assez ouverte, l'esprit assez éveillé pour comprendre et sentir ce que je destinais à plus grands qu'elle. Quand au moyen de mes notes et de mes souvenirs, j'eus reconstitué en partie mon roman, plutôt comme je voulais qu'il fût maintenant que comme il avait été sous sa première forme, je l'essayai sur elle. Puis ensuite, à mesure que je finis un chapitre, je le lui lus. Un garçon m'eut sans doute fait un tas d'observations, même des objections ; mais, en sa qualité de petite fille, elle était plus réservée. Cependant, ce qu'elle n'osait pas exprimer en paroles, sa physionomie le disait, ses yeux, ses mains, et cela suffisait. D'ailleurs, elle répondait franchement quand je l'interrogeais. Ce fut ainsi qu'elle

baptisa un chapitre resté sans titre : « Capi teint en jaune. » Mais sa collaboration en resta là, à cette occasion et plus tard, soit que la vocation romancière lui manquât, soit plutôt que l'exemple de son père ne fût pas pour la tenter : c'est le bon public qui s'imagine que les romans se font enjouant ; mais quand on vit dans la coulisse on voit la peine qu'ils coûtent, et cela calme les vocations qui pourraient se produire. Ainsi elle s'est montrée la petite fille de son grand-père (mon père) qui, quand il fut convaincu que rien ne m'empêcherait de suivre mon goût pour la littérature, me dit avec son expérience d'ancien notaire : « Drôle d'idée vraiment, de prendre une profession dans laquelle on n'a pas de clercs. »

Quand je fus assez avancé dans mon travail pour qu'il pût être question d'en commencer la publication, j'en parlai à Hébrard, le directeur du *Temps*, mais en le prévenant que mon roman était d'un genre particulier.

— Demandez à Hetzel l'effet qu'il peut produire : il connaît le premier volume.

Je ne sais pas ce que Hetzel dit de ce premier volume ; mais à ce qui était en partie connu, Hébrard préféra ce qui était tout à fait inconnu, et je lui donnai *Cara*.

Cela non plus n'était pas encourageant.

Dans les termes où j'étais avec Jourde, le directeur du *Siècle*, j'aurais pu lui porter le commencement de mon roman, et il l'eut envoyé à l'imprimerie sans en demander davantage. Mais je voulus qu'il vît ce que je lui proposais, et le forçai à lire ce qui était achevé. La réponse arriva dans

les huit jours : « Des deux mains, tout de suite. »

La publication en journal achevée, je ne devais pas m'occuper de celle du volume sous la forme illustrée, ou en in-18 ordinaire, puisqu'elles appartaient l'une et l'autre à Hetzel, mais alors je reçus de celui-ci la lettre suivante :

« 16 mars 1878.

» Mon cher Malot,

» Je me suis dit que M. Dentu ayant réuni chez lui toute votre œuvre, il se pourrait qu'il vît avec déplaisir nos deux volumes in-18 lui manquer et je me suis demandé s'il ne désirerait pas les avoir. Cela ne me paraissait pas impossible. »

En effet, cela fut possible, et un arrangement fut conclu pour les volumes in-18 sur les mêmes bases que celui pour la publication en journal; c'est-à-dire que comme pour celle-ci j'abandonnai à Hetzel la moitié de la différence existant entre le prix payé par Dentu et celui que j'aurais reçu de la librairie Hetzel.

Et cette moitié, en plus de celle fournie par la publication du *Siècle*, je l'ai abandonnée pendant six ans, ce qui avec le succès de vente de mon roman, a fini par faire une jolie somme, qui s'est ajoutée à celle produite par le volume illustré.

Je viens de parler d'un succès de vente; pour être vrai je dois dire que cette vente commença très modestement, sans que rien fit pressentir l'essor qu'elle allait prendre. En six mois, on avait écoulé six éditions, et je ne croyais pas moi-même que le



livre dût aller bien loin, quand tout à coup se produisit un envollement qui m'étonna : le 10 juin 1879 on fait un septième tirage, le 5 juillet un huitième, le 10 juillet un neuvième, le 15 juillet un dixième, le 14 août un onzième, le 5 septembre un douzième, le 20 septembre un treizième, le 4 octobre un quatorzième, le 3 novembre un quinzième, le 25 novembre un seizième, le 5 décembre un dix-septième. Et ainsi de suite, à peu près régulièrement.

Que s'était-il donc passé ? Ni moi, ni l'éditeur n'avions fait battre le tam-tam des articles de première page ; et quant aux articles spontanés dus aux hasards de la sympathie, ils n'étaient en rien sortis de l'ordinaire.

Cependant ?

Il était arrivé que pendant cette période d'attente, où le livre ne marchait qu'avec lenteur, le public avait fait lui-même œuvre de critique ; ceux qui avaient lu avaient dit aux autres : « Lisez » ; et tout le monde avait voulu lire, ajoutant bien plus foi aux recommandations spontanées qui s'échangeaient ainsi, qu'aux articles de journaux pour lesquels on se tient sur la défensive chaque jour davantage, à mesure que se fait l'éducation du public.

C'est là un fait curieux qui, me semble-t-il, peut être noté, quand ce ne serait que pour répondre à une question qui m'a été quelquefois posée :

— Qui a fait le succès de *Sans Famille* ?

On le voit c'est le public, et bien qu'il arrive assez souvent dans notre monde qu'on le trouve idiot ce public, on doit comprendre que là-dessus, je ne sois pas avec les dédaigneux, le renard de la

fable m'ayant toujours paru plus ridicule que touchant dans son envie.

Ce n'était pas seulement en France qu'on s'était dit « Lisez », c'était aussi à l'étranger, particulièrement en Angleterre, où le livre est devenu de lecture courante pour l'étude de la langue française; si bien qu'une bonne partie des tirages qui se continuent tous les ans vont faire concurrence, dans ce pays, aux éditions en extraits : *Capi et sa troupe*, *Sous terre*, plus tard complétées par d'autres extraits de *Romain Kalbris*, « *Sur mer* » et d'*En Famille*, « *l'Île déserte* », que la maison Hachette de Londres publie depuis bientôt dix ans, sans que leur nombre faiblisse.

Je voudrais bien qu'on me fît l'honneur de ne pas croire que c'est uniquement par vanité d'auteur que j'entre dans ces petits détails, et que sans hausser les épaules, on voulût aussi me permettre d'expliquer les raisons pour lesquelles ils ont eu à mon point de vue de l'importance.

Raisons de gloriole? Non.

Raisons de conscience? Oui.

Il faudrait n'avoir jamais vécu une heure de la vie littéraire pour ne pas savoir quelle place y tiennent les questions de style, et ne pas savoir aussi que, pour un écrivain, il n'y a pas d'écrivain qui écrive bien, avec cela de particulier que ce sont ceux qui ont le plus laborieusement recherché l'écriture artiste, au point de lui tout sacrifier quelquefois, qui sont le plus contestés.

S'il est difficile de s'entendre sur le style, il ne l'est pas moins de se mettre d'accord sur le point de savoir comment on doit comprendre le roman, puis-

que chacun écrit son roman avec son tempérament, son caractère, ses idées, son goût, son éducation, son milieu, et aussi d'après le but qu'il poursuit. Autant de romanciers, autant de manières, heureusement pour l'agrément du public, qui trouve ainsi dans ses lectures une diversité que des règles fermes supprimeraient entièrement. C'est cette fantaisie, cette absence de lois codifiées qui fait son charme et sa force en lui livrant un domaine immense, puisqu'en dehors de quelques coins réservés dans d'étroites petites chapelles qui n'admettent que ce qui se pratique chez elles, tout lui est permis. Mais en même temps elles font aussi sa faiblesse, par cela seul qu'elles le soumettent à l'influence de la mode. Comment le romancier se défendrait-il contre cette influence, puisque c'est elle qui donne la vogue et les grands succès, bien qu'il sache que plus il sera à la mode du jour, plus il aura de chances de ne pas être à celle de demain. Que de romans, parmi les plus fameux, ont subi cette loi fatale ! Où est la *Nouvelle Héloïse* ? Où sont les *Martyrs* ? pour ne prendre que parmi ceux qui ont été la marque d'une époque. Démodés jusqu'à n'être maintenant que des caricatures, qui font sourire comme de vieilles gravures de mode, alors que de pauvres petits romans sans grandes visées, dont le soleil de la gloire n'a pas doré l'aurore et à qui les honneurs n'ont point fait cortège sont restés vivants, saisissants pour nous, quand ils étaient si peu de chose pour leurs contemporains : *Manon Lescaut*, à ne citer que celui-là, que nous lisons avec charme, comme le liront ceux qui viendront après nous.

Quand on considère cette fortune des romans, il est bien naturel, si l'on est romancier soi-même, de s'inquiéter de ce qu'on a fait, en se demandant ce que valent les jugements, favorables ou non, de ceux parmi lesquels on vit, et si en étant de son époque, on n'en a pas été trop.

Pour moi, les indications qui me sont venues de l'Angleterre, c'est-à-dire d'un pays dégagé de nos préjugés, de nos modes, de nos querelles d'école, ont répondu à ces demandes. Et quand j'ai vu que dans ce pays si fermé à tout ce qui n'est pas anglais, on faisait largement à mes petits livres le grand honneur de les prendre pour servir à l'étude de notre langue, j'avoue que j'en ai été fier : comme je l'ai été aussi quand j'ai lu dans le *Times* (18 janvier 1893), qui lui non plus n'est pas très tendre pour ce qui vient de France : « M. Hector Malot is an exception, and in consequence he has reaped almost more laurels in the country than in his own » ; c'est-à-dire que j'aurais recueilli presque plus de lauriers en Angleterre qu'en France.

Ne serait-ce pas la preuve que j'ai eu raison de me tenir scrupuleusement dans la tradition française, avec la sobriété, la sincérité, la clarté comme direction et aussi l'horreur de la rhétorique, ce qui a une bien autre importance que tous les succès de vente. Pas grand'chose peut-être ces petits livres, mais quelque chose tout de même, puisqu'à l'étranger on leur fait l'honneur d'y chercher un peu de la France.

Peu s'en est fallu que cette épreuve ne fût répétée, et elle l'eût été dans les meilleures conditions, si nos droits de propriété étaient défendus

par nos diplomates : voici comment elle a échoué.

Un éditeur de Berlin mis au courant (les Allemands sont toujours informés de ce qui peut être bon pour leur commerce) du succès de vente que la maison Hachette avait obtenu en Angleterre pour mes petits livres, voulut essayer de ces éditions dans son pays et me fit des propositions à ce sujet. Bien que nous fussions d'accord, elles n'allèrent pas loin, car au lieu du traité à signer que j'attendais, il m'envoya un *Sans Famille*, le mien bien entendu publié à Dresde, en français, en deux volumes. A la vérité, il y manquait un certain nombre de pages qui avaient été analysées et non reproduites, et de plus ces volumes, appauvris d'un côté, avaient été enrichis d'un petit glossaire allemand encarté dans la couverture, où l'on pouvait le laisser, mais d'où l'on pouvait aussi l'enlever et s'en débarrasser, quand on savait assez le français pour le lire sans dictionnaire.

— Comment lutter avec des extraits contre un roman que le public peut croire complet? me demandait-il.

— En obtenant la suppression de ce roman défiguré, édité en violation des droits, répondis-je.

— C'est que précisément, je ne crois pas que vous puissiez obtenir cette suppression, me dit-il, attendu qu'aux termes des conventions littéraires qui lient l'Allemagne avec la France, les éditeurs ont le droit de publier en extraits, dans le texte original, tous les livres utiles à l'enseignement, à la seule condition d'y joindre un glossaire qui donne à leur édition le caractère de livre d'éducation. Le vôtre est publié en extraits, puisqu'on en a coupé